

Remarques sur le programme EXPÉRIENCES DE LA NATURE

Le mot nature vient du latin *nascor* qui signifie à la fois naître et croître, c'est-à-dire implique à la fois un point de départ et un déploiement.

La nature est-elle liée au mal dans nos œuvres ? Le mal vient plutôt du cœur de l'homme dans *Le Mur invisible*, où l'orage est désagréable mais non pervers. L'homme porte la possibilité de la décadence et de la corruption, de manière assez rousseauiste (et visiblement selon elle plus le masculin que le féminin, ce qui peut agacer).

Même méfiance de l'homme chez Nemo, qui redoute moins les dangers de la mer que la méchanceté des hommes. Cependant les œuvres sont nuancées : Haushofer crée un personnage de narratrice paisible tout comme Verne montre Aronnax porteur d'une confiance en l'humanité.

Le roman de Verne est à bien des égards un roman initiatique, c'est-à-dire un roman qui permet au personnage, et par procuration à l'enfant, de découvrir des objets de peur et de les affronter tout en les dépassant. La puissance de l'élément liquide, inconnu et dangereux, en relève. Mais chez Jules Verne on n'a pas d'abord peur de la nature, on s'en émerveille, voire on en exploite les possibilités techniques (exemple de l'électricité du Nautilus fabriquée à partir des éléments chimiques de la mer).

La science permet-elle de mieux appréhender la nature ? Haushofer se distingue là aussi beaucoup de Verne. En effet, elle dit sans cesse que tout ce qu'elle a appris ne lui sert à rien (maths, etc). Heureusement que jeune fille elle avait déjà en revanche fauché et trait une vache. Alors que chez Verne, les connaissances de Nemo lui permettent de bâtir un engin extraordinaire et de multiplier grâce à lui les expériences de la nature. Il peut aussi les faire vivre à ses trois passagers-prisonniers et à son lecteur.

Quels affects génère le contact avec la nature ? Peut-on les contrôler ?

La nature est-elle divinisée ? Il me semble que non. D'ailleurs, Verne parle par moments du Créateur (chap II, VI, X...) (distinction chrétienne entre Créateur et créatures, qui a permis historiquement l'avènement de la science de la nature, puisque cette dernière n'était plus sacrée), mais cette foi reste assez superficielle. Cependant cette entité de la nature (il faudrait sonder les occurrences du mot) est éminemment majestueuse, mystérieuse et prodigieuse (tout s'y explique certes, mais le savant en reste abasourdi, âge positif d'Auguste Comte, mais sans perdre l'enchantement). Puissance potentielle d'anéantissement (Maëlstrom, Atlantide...)

La différence entre l'homme et les animaux étant sa conscience de la mort, des phénomènes, etc., il a davantage de crainte (voir la comparaison entre vache-chien-chatte et narratrice dans *Le Mur invisible*).

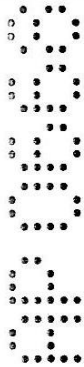
Retrouver le rythme lent de la nature plaît à la narratrice de Haushofer, quand le Nautilus voyage vite.

Le naturel est-il étranger à l'homme ?

La chatte est d'abord sauvage, puis progressivement apprivoisée. Pas de combat contre des animaux chez Haushofer, mais chasse/consommation, très souvent avec répugnance.

Que nous disent les œuvres de la nature humaine ? Verne parle de la **nature** de Conseil ou de Ned Land.

Voici ma copie d'ENS Ulm (A/L 2006) qui traitait de façon un peu plus générale certains de ces aspects.



Spécialité/option :

Repère de l'épreuve : 0672

Épreuve/sous-épreuve : Philosophie

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

15

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

15 → MC

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

Faut-il avoir peur de la nature ?

Au créationnisme nécessairement hérité de Leibniz et qui veut que Dieu, bon, ait créé le meilleur des mondes possibles, Voltaire réplique notamment par un poème sur "le décaste de Lisbonne." Même si cette opposition a pour cœur le scandale du mal, on peut y lire deux tendances fondamentales : l'incompréhension des hommes et leur faiblesse face à des catastrophes naturelles (comme le tremblement de terre de Lisbonne au début du XVIII^e siècle) qui les menacent et provoquent en eux la peur (et notamment la peur de la mort), d'une part, et d'autre part l'aspiration de la philosophie à atténuer ce sentiment qui paraît irraisonné et inutile en se faisant raisonnée et en montrant que la peur repose sur des illusions : en l'occurrence, sous la plume de Leibniz, tout ce qui arrive est

N°

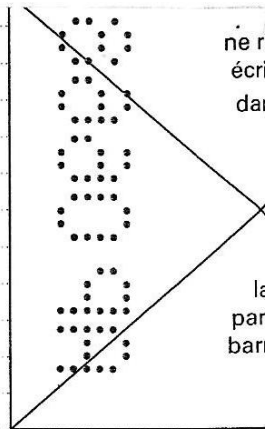
1/15

un moindre mal, car Dieu est bon, et l'on peut dès lors affirmer qu'il n'est ni légitime ni bon d'avoir peur de la nature (pas légitime, car tout ce qui arrive a sens et aurait pu être bien pire, pas bon, car c'est offenser le Dieu qui a agi pour le mieux). Si la question : "faut-il avoir peur de la nature ?" peut paraître paradoxale au début du troisième millénaire, c'est que cette peur paraît souvent étrangère à nos sociétés marquées par la confiance en la science, qui permet de comprendre la nature, de prévoir les catastrophes et de les fuir à défaut de les empêcher. Pourtant, des paniques telles que celles liées au réchauffement de la planète montrent que l'homme contemporain n'a pas banni toute peur de la nature.

Il convient donc d'examiner cette question, afin de déterminer si une telle peur peut être légitime, nécessaire, voire enjeu d'un devoir moral, alors même que la peur, affect déordonné, est connotée négativement.

Une telle étude exige une attention à la notion de nature : si elle est l'ensemble du donné, déterminé par des lois, faut-il en conclure que l'homme qui en fait partie, est régi par le même déterminisme ? Si c'est le cas, la restriction volontaire ou raisonnée de la peur apparaît impossible.

Enfin, quelque soit la réponse à cette question, on peut se demander comment l'affect qu'est la peur peut être l'objet d'une injonction (la raison peut-elle commander la peur, peut-on avoir peur ou cesser d'avoir peur à volonté ?).



Toute injonction d'ordre moral (de type "il faut") doit être fondée en raison, car seule l'universalité de la raison peut légitimer l'universalité de la loi morale. (Telle est la démarche de Kant dans les Fondements de la Métaphysique des Mœurs). L'examen de la question "Faut-il avoir peur de la nature?" ne saurait donc se passer de l'analyse rationnelle de ce que peut être la notion de "peur de la nature", afin de déterminer sa légitimité.

De fait, si la peur est connotée négativement, c'est parce qu'elle est associée au désordre et à l'agitation de la panique, qui, loin de rendre l'action plus efficace dans la conscience du danger, la paralyse souvent. Elle n'affecte pas seulement les hommes, car l'animal aussi peut prendre peur devant une crue, ou un prédateur par exemple, mais seul l'homme peut se poser la question de la pertinence et de sa nécessité. Sa peur naît de son absence de maîtrise sur le donné, et de la conscience de sa faiblesse face aux volcans, aux animaux qui le menacent, par exemple. Les mythologies de nos ancêtres ou la culture populaire disent bien quelque chose de cette conscience que la nature a la force d'anéantir l'homme : ainsi, l'Antiquité, mais aussi les Indiens d'Amérique par exemple, ont divinisé mer, terre et ciel. De même, les légendes de forêts hantées si fréquentes dans nos contes de fées mythifient cette

crainte d'un inconnu qui menace. Un tel combat nous rappelle que malgré son aspect irraisonné, la peur peut être fondée en raison et la naïveté plus dangereuse qu'une peur justifiée : redouter de s'aventurer dans la forêt vierge seul et sans armes pour se défendre des bêtes sauvages apparaît plus légitime que la témérité ^{ou la naïveté} qui porterait à s'y risquer. Ne pas s'installer sur les rives d'un fleuve régulièrement en vue paraît sage.

Mais la nature, ensemble du donné qui s'offre à l'homme, est régie par des lois qu'il peut connaître. C'est en effet ainsi qu'Aristote distingue les choses qui arrivent par nature, de celles qui se produisent par hasard (et résultent de la concomitance fortuite de deux séries de causes étrangères l'une à l'autre) et de celles qui se produisent par art (c'est-à-dire sous l'effet de l'action humaine.) La rationalité de ces lois entre donc en contradiction avec l'irrationalité de la peur. Le déterminisme de la nature permet d'affirmer que la peur qu'on peut en avoir ne résulte que de l'ignorance des lois physiques qui la régissent. Il ne faut aucunement avoir peur de la nature car elle s'offre à la compréhension de l'homme, compréhension rationnelle. Ainsi, la compréhension des lois de la nature permet de voir dans la mort un phénomène naturel et nécessaire (car de la mort de l'individu dépend la survie biologique de l'espèce, et tous les organismes sont programmés pour cette décomposition). Dès lors, disparaît la peur de la mort. Ainsi, c'est de l'observation de la nature ("Pourquoi poussent les épis ? N'est-ce

ne rien
écrire
dans



la
partie
barrée

N°

4/15



Spécialité/option :

Repère de l'épreuve : 0672

Épreuve/sous-épreuve : Philosophie

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

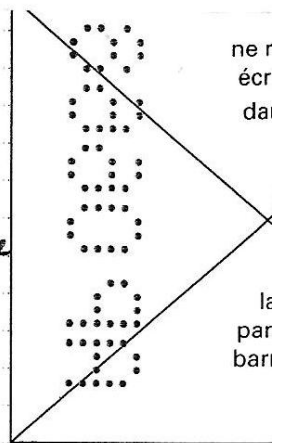
pas pour être moissonnée ?") qu'Épictète conclut que la mort n'est rien pour nous : à celui qui expose l'imminence de sa mort, il réplique : "Les autres hommes sont donc immortels ?". Analyser philosophiquement la mort permet également de comprendre qu'elle ne nous concerne pas, car elle ne nous concerne pas tant que nous sommes en vie, et une fois morte, aucun "nous" ne subsiste pour déplorer la mort ou regretter la vie. L'absence de fondement de cette peur de la mort rend infondée la peur de la nature, qui repose sur la crainte de la souffrance, mais ultimement de la mort : quelle autre raison en effet peut redouter les cataclysmes naturels ? (On peut certes craindre de perdre ses biens, mais la peur est bien plus vive dans l'angoisse de la mort.)

La vanité de la peur de la nature apparaît donc avec d'autant plus de force si l'on prend conscience que l'homme, en tant qu'il appartient à la nature, est soumis à la même nécessité. Il peut sembler absurde de distinguer les choses qui arrivent par nature de celles qui arrivent par art si toutes les actions humaines sont aussi déterminées que les phénomènes naturels. À la base de cette distinction enoncée, se trouve selon Spinoza la croyance

N°

5/15

qu'ont les hommes d'être libres. Mais elle naît de ce qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes qui les déterminent." On ne fait pas ce que l'on veut, comme le montre, continue Spinoza, l'exemple de l'irragne qui regrette d'avoir dit des choses qu'il souhaiterait avoir tues. Cette absence de liberté permet donc de conclure que la peur de la nature vient d'une ignorance: l'ignorance des lois nécessaires de la nature, d'une nécessité telle que l'hypothèse du "démon de Laplace" (un être si intelligent que connaissant toutes les données de la nature à un instant déterminé, il pourrait en déduire infailliblement l'état ultérieur du monde) apparaît plausible. La peur qui naît de l'ignorance de l'avenir serait ainsi radiquée par la possibilité de prévoir. De plus, la compréhension de la nécessité de la nature réaffirmerait la vanité de vouloir commander la peur: si la peur peut en effet motiver parfois l'action, le nécessaireisme spinoziste (tout comme le nécessaireisme leibnizien qui prétendait se réfuter par la suite, pour préserver la contingence de la création, mais qui affirme finalement que le monde ne pouvait être autre qu'il n'est) rappelle qu'elle ne peut être l'objet d'un commandement de type: "il faut".



d'énonciation d'une injonction telle que "il faut avoir peur de la nature" ne saurait donc acquiescer le rang d'un impératif catégorique. Il n'y a pas lieu de redouter la nature, car une telle crainte n'est signe que de l'ignorance de ses lois rationnelles et l'irrationalité de la peur en montre assez l'absurdité. Néanmoins, puis-

que Spinoza a pu justifier la crainte, c'est souhaiter une restriction de la peur de la part de l'homme, et donc supposer que l'homme en a la possibilité. Ne faut-il pas faire à l'homme une place particulière au sein de la nature, lui accordant une liberté par laquelle il peut maîtriser sa peur de la nature et l'orienter à son écart ?

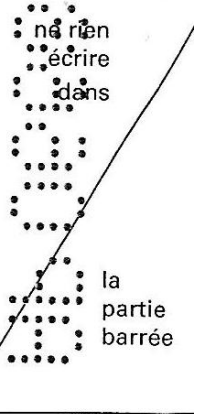
★

Sans prétendre exposer ici une réputation du système spinoziste, on rappellera que Spinoza a explicitement désigné la crainte comme une faiblesse, alors même qu'il avait banni toute notion de bien et de mal (étant le premier à philosopher "par-delà bien et mal", inspirant Nietzsche). C'est souligner une contradiction que l'exemple de l'ivrogne barbare redouble : si l'ivrogne souhaite a posteriori ne rien avoir dit, c'est qu'en temps de sobriété il a la possibilité de retenu ses paroles. Il nous semble donc plus pertinent d'accorder à l'homme une liberté, non seulement dans la capacité à restreindre sa peur (même si, comme le rappelle Rousseau, un affect ne peut être chassé que par un affect plus puissant, et non par la raison, mais la raison peut permettre d'imaginer une situation de bien-être ou de bonheur qui se produira si l'on surmonte la peur...), mais aussi dans la capacité à s'adapter à la nature, loin de la redouter. Nous n'en sommes plus à ce que Comte appelle "l'âge théologique" et qui attribuait aux forces de la nature des "causes surnaturelles" (dont la mythologie ou les contes que nous évoquons plus haut relèvent), mais à l'âge

N°

7/15

"positif", celui de la science, qui permet de comprendre, non le pourquoi, mais simplement le comment des phénomènes. La science permet de "savoir pour prévoir afin de pouvoir". Si la peur est liée à l'ignorance (qui fait imaginer les pires maux, et qui ne permet pas de connaître quand telle crue se déclenchera ou telle tornade se produira), et à l'impuissance (faiblesse face aux forces naturelles), la force de l'homme est de pouvoir savoir. La conscience du temps, mémoire et anticipation (comme l'ont exposé les philosophes d'Augustin à Bergson), qui est source de sa peur (mémoire des catastrophes passées et imagination de ceux qui pourraient se produire), le rend aussi capable de science, dans la mesure où, comme le souligne Aristote, la science naît de l'observation des événements qui se répètent. Cette connaissance de la science physique permet de prévoir et d'être plus capable: Prévoir une éruption et évacuer les lieux, mais aussi de façon plus positive, prévoir les phénomènes et apprendre à les utiliser, comme ont dû le faire les Egyptiens en découvrant la fertilité des terres régulièrement inondées par le Nil. Il ne faut pas avoir peur de la nature puisqu'on peut même lui commander, même si, comme le soulignait déjà Francis Bacon: "On ne commande à la nature qu'en lui obéissant." (C'est parce que l'air on tombe qu'il vole, parce que les concepteurs ont tenu compte de la loi de la pesanteur.) Il faut donc "apprivoiser la nature", comme le dit une expression triviale, et il est frappant à cet égard de constater que lorsque l'expression est



Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

employée à propos d'animaux que l'on "apprivoise", c'est la peur des animaux qu'il s'agit d'atténuer peu à peu, et non celle de l'homme.

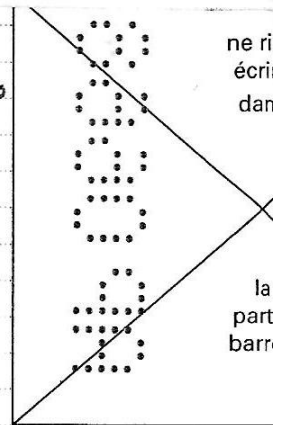
On peut néanmoins se demander s'il est toujours légitime et moral d'obéir à la nature, ce que Sénèque formulait en un précepte : vivre secundum naturam (vivre selon la nature). En effet, là où les lois physiques ont un caractère d'évidence (et encore ! n'a-t-on pas eu longtemps que "la nature ~~avait~~ horreur du vide", dans la lignée d'Aristote, parce que si il y avait du vide, pensait-on, les êtres se déplaceraient à une vitesse infinie et seraient donc partout à la fois ?), certaines affirmations sur ce qui se produit dans la nature peuvent être contestées : est-il

légitime de soutenir que la loi de la nature est celle du plus fort ? C'est ce que fait Spinoza, qui affirme que "les gros poissons mangent les petits en vertu d'un droit naturel souverain." (L'Éthique). Si l'homme peut avoir peur de la nature, c'est qu'il peut craindre qu'une telle conception soit invoquée comme norme et menace l'état égalitaire qu'il a tenté de mettre en place. Calliclès dans le Gorgias, Nietzsche ensuite, blâment le fait que le droit a mis en place un système dans lesquels les faibles sont au

N°

9/15

peur, et où ils endoctrinent les forts par des "formules magiques", des discours démagogiques qui endorment leur volonté de révolte. Pour Calliclès, c'est la peur des "faibles" de cette "loi de la nature" (où commettre l'injustice est plus valorisée que la subir) qui a mené à l'état civil.



Dire qu'il faut avoir peur de la nature serait donc nécessaire pour cautionner l'état civil, mais ce serait cautionner un ordre injuste. Il faudrait donc ne pas avoir peur de la loi de la nature, qui veut que les forts dominent, et cesser cette tyrannie des faibles sur les forts.

Mais on aperçoit le paradoxe d'une telle conception : la justice, en conformité avec la nature dont il ne faudrait pas redouter de tirer les conséquences, requerrait la domination des forts sur les plus faibles. Cela peut-il réellement faire l'objet d'une proposition morale de type "il faut" ? Socrate, dans le même dialogue, montre en fait que Calliclès ne va pas jusqu'au bout de son raisonnement : il oublie que ceux qu'il appelle "les faibles" ont pour eux la force du nombre. Nous pensons qu'il faut voir là plus qu'une piquette rhétorique. Cette conclusion nous invite à penser qu'il ne faut pas avoir peur de la nature, dont les lois peuvent apparaître comme normes de l'organisation humaine, à condition d'en tirer les conséquences avec une véritable loyauté philosophique.

La peur de la nature est à bannir : l'homme dispose en effet d'une liberté qui lui permet de connaître et d'utiliser la nature à son service, à condition de

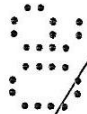
lui osen. On a vu les ambiguïtés d'un tel précepte, qui requiert de conduire sa maison sans erreur. Ne peut-on dire de fait que l'interprétation de la nature par l'homme a pu servir de prétexte à ériger en norme des caractères ou des comportements, au mépris de la nature humaine ?

★

Précisons notre pensée: il semble que la seule nature dont nous devons nous méfier soit la nature humaine. En effet, la définition de l'homme est de ne pouvoir être enfermé dans aucune définition, si paradoxal que cela puisse paraître: l'homme est libre, et cela lui confère des virtualités immenses, de multiples possibles. La variabilité des comportements et des réalisations humaines à travers les âges en témoigne, opposée à la fixité et à la répétitivité des sociétés animales régies par l'instinct (comme le souligne Pascal dans sa "Préface au Traité du Vide"). Si le mot "nature" vient du latin nascor qui signifie à la fois naître et croître, c'est-à-dire implique à la fois un point de départ et un déploiement dans le temps, on aperçoit combien il est difficile de définir la nature humaine. (même si l'on peut spécifier l'homme au sein du genre animal parce qu'il dispose de la raison et du langage, par exemple.). Cette liberté (limitée, on l'a vu, par la nature, mais qui n'en reste pas moins importante) lui donne la possibilité, non seulement d'interpréter la nature à sa guise, et d'en faire une norme, mais

aussi de mettre en œuvre des moyens concrets
 énormes, aux conséquences importantes. Cela se
 déploie sous différents aspects - Ainsi, l'homme peut
 ériger en norme certains aspects de la nature, com-
 me la loi de la sélection naturelle. C'est assurément
 ce qui s'est produit dans l'idéologie nazie, comme
 l'analyse H. Arendt dans son étude sur les origines du
 totalitarisme. Cette prétendue loi de la Nature a été érigée
 en absolu, et demandait d'accélérer son processus en élimi-
 nant les plus faibles, destinés à disparaître. Cette "jui-
 fication" de l'eugénisme par la nature et l'affirmation
 qu'il existait un groupe véritablement humain (les "Aryens")
 opposée à des sous-hommes (les Juifs, les handicapés, les
 homosexuels notamment) doit assurément nous conduire
 à l'affirmation qu'il faut avoir peur de la nature quand
 elle est invoquée à l'appui de telles thèses (et se traduit
 par le génocide) et qu'il est légitime d'avoir peur de la
 nature humaine capable de se prétendre législatrice d'un
 droit de vie et de mort sur ses semblables. Il est légitime d'avoir
 peur de toute définition de la nature humaine excluant
 des individus, qui ont pourtant le même patrimoine
 génétique, de la communauté humaine. Mais cette légitimité
 ne saurait se transformer en injonction = plus que de recom-
 mander la peur, il semble que ce soit la vertu de
 prudence qui s'impose : conscience du danger (sur lequel
 la peur peut alerter, et c'est là que réside sa positivité),
 et réflexion sur les actions à mettre en œuvre, au
 moment opportun.

ne rien
 écrire
 dans



la
 parti
 barré

N°

12/15

Repère de l'épreuve : U 672

Épreuve/sous-épreuve : Philosophie

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

en bas de la page) et
placez les feuilles
intercalaires dans le
bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

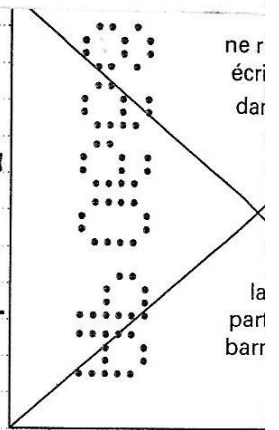
* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

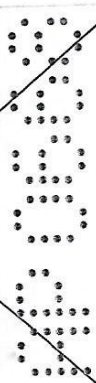
La possibilité de comportements inciviles de la part de l'homme a pu inspirer le raisonnement suivant : il ne faut pas avoir peur de la nature (au sens de l'ensemble des choses données) qui, elle, est bonne (et c'est le thème de la Nature même, nourricière et bienveillante, qui parcourt la littérature antique), mais de la nature humaine, qui par sa perfectibilité porte la possibilité de la décadence et de la corruption. C'est ce que développe Rousseau, notamment dans le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes. S'éloigner de l'état original conduit à la corruption. Sans que cela corresponde au vœu d'un retour à l'état de nature ("conséquence à la manière de mes adversaires, que j'aime mieux prévenir que leur laisser la honte de la tierce"), cette conception invite à la juste analyse du progrès pour en éviter les effets pervers. L'entreprise du Contrat social, qui vise à fonder la société en droit, se base sur la nature des rapports des hommes entre eux, dans cet état de nature, qui a dû conduire à trouver une forme d'association qui défende et protège la personne et les biens de chaque associé et par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant. Si

N°

13/15

L'on a pris le temps de développer cet exemple, c'est pour montrer que la nature peut être norme qui invite à reconsidérer le progrès (les hommes sont-ils libres dans les sociétés contemporaines ? non, répond Rousseau). Il ne saurait être question d'une conception fixiste d'un "retour à la nature" ou d'un refus de la modernité (et des formulations du type "la terre, elle, ne ment pas, peuvent faire peur), mais d'analyser ce qu'est la nature pour que l'homme y trouve sa place. Si s'éloigner de la nature a pu apparaître comme néfaste (Hegel dénonce ainsi les pièges du raffinement : plus on devient capable, plus on devient dépendant des moyens de sa capacité), il ne faut pas avoir peur de ce qui éloigne de la nature, mais analyser la nature de ces choses pour être sûr qu'elles ne portent pas atteinte à la nature humaine (c'est-à-dire à la liberté de l'homme). Ainsi, ^{l'apparition des} machines (dont les romans de Guy de Maupassant dénoncent avec peur combien elles peuvent nous placer dans une dépendance) dans le travail humain ont fait perdre à l'homme, en s'éloignant de la nature par la technique, l'intelligence de l'ensemble du processus de production qui est la nature même du travail humain (fondé sur la nature humaine caractérisée par la raison). Un juste emploi des machines requiert donc de rendre au travailleur l'intelligence de l'ensemble du processus, contre ce que G. Friedman appelle "le travail en miettes". Un tel exemple montre la nécessité d'un juste rapport à la notion de nature. Enfin, ce sont ces virtualités immenses dans





l'homme qui peuvent accentuer notre peur de la nature (comme donné). N'est-ce pas la pollution née des produits créés par l'homme qui génère les pluies acides, ou suscite le phénomène de réchauffement de la planète? On voit ainsi que si l'homme a peur de la nature, c'est lui qui en est également responsable, et cela invite à la mise en place d'une "éthique de responsabilité". (H. Jonas).



En définitive, la peur des phénomènes naturels, pour être compréhensible, ne saurait résister à une analyse plus poussée: la science physique permet à l'homme d'apprivoiser sa peur en apprivoisant les phénomènes qu'il peut connaître par leur régularité. L'utilisation des ressources de la nature requiert cependant la prudence, car l'homme doit se méfier de la nature humaine, dont les virtualités portent en germe des menaces pour lui-même.

